

DANIELE LAUFER

*Vous habitez
dans mon immeuble ?*

Le livre des voisins



CARRERE

SOMMAIRE

| | |
|---|-----------|
| AVANT-PROPOS | 9 |
| LES COMMERÇANTS DU QUARTIER | 13 |
| LE CAFÉ DENFACE | 19 |
| LA DALLE | 29 |
| L'ASCENSEUR | 35 |
| La panne | 46 |
| L'ignoble petite pancarte | 46 |
| L'arrêt sans pancarte | 47 |
| La solitude du coincé | 47 |
| Coincé en compagnie | 48 |
| LA CAVE | 49 |
| PARKING PARANO | 57 |
| LE PALIER | 63 |
| LA COMMUNICATION | 71 |
| Les sujets de conversation | 71 |
| Le chauffage | 72 |
| La perceuse du dimanche matin | 76 |

| | |
|---|-----|
| Codes et interphones | 78 |
| L'association des locataires | 83 |
| La fête de l'immeuble | 85 |
| Le panneau d'affichage | 90 |
| Les pétitions | 99 |
| La musique | 107 |
| | |
| LES ANGES GARDIENS | 111 |
| | |
| Les gardiens | 112 |
| Les vigiles | 122 |
| | |
| LES VOISINS | 133 |
| | |
| Le dentiste | 134 |
| La nymphomane | 142 |
| Les alcoolos | 146 |
| Le couple adultère | 149 |
| Le kiné | 156 |
| Le chômeur | 160 |
| Les amoureux | 163 |
| Le jeune couple moderne | 168 |
| Le maniaque | 172 |
| La retraitée angoissée | 176 |
| Le médecin | 181 |
| L'ancien copropriétaire | 185 |
| | |
| CONCLUSION | 189 |

AVANT-PROPOS

Ne croyez pas que mon immeuble soit particulier. Il se trouve dans une grande ville et il pourrait parfaitement être le vôtre. La seule différence peut-être, c'est que, rue d'Ayvoisin, nous nous connaissons et que certains d'entre nous vivent comme dans un village. Mais pas tous ! Il y a des locataires (car nous sommes tous locataires) qui s'ignorent résolument, comme je l'ai fait moi-même pendant des années, se contentant de se côtoyer dans les ascenseurs.

Je vais donc vous raconter l'histoire d'un immeuble dans lequel habitent plusieurs centaines de personnes.

Venez, suivez-moi. On commence par les commerçants, ceux qui assurent notre survie.

(...)

A côté de la librairie-papeterie de monsieur Lucien, c'est le royaume de notre pain quotidien. La boulangerie-pâtisserie de madame Simone dans laquelle défilent, depuis des temps immémoriaux, de jeunes apprenties de bonne volonté.

Quatre mille trois cent huit fois par jour, madame Simone demande en chantant et avec un sourire parfaitement spontané : « Vous désirez ? » Il y a toujours, dans un coin de son officine pourtant très fréquentée, une vieille dame qui parle de ses maladies et de ses opérations. Jamais la même. On la retrouve un peu plus tard chez le boucher ou à l'épicerie. Quand il fait très beau, elle finit son trajet dans le petit square, sur un banc, où elle nourrit des pigeons et contemple avec attendrissement les enfants faire des pâtés de sable et se donner des coups de pelle sur la tête.

La parfumerie appartient à Martine et Jean-Marc Botté, locataires de l'immeuble.

(...)

Le café Denface donne sur un passage clouté et un feu rouge. Tout cela est extrêmement important. La rue d'Ayvoisin part de l'avenue Dédanger. En face du café. Le passage clouté et le feu rouge n'ont été mis en place que pour assurer la sécurité des habitants de l'immeuble. Pour faire leurs courses et rejoindre le reste de la civilisation, tout le monde doit traverser. Quelques automobilistes crétins, ce qui n'est pas qu'un pléonasme, ne comprennent pas l'utilité de ce feu sans carrefour. Ils l'ignorent. Ils accélèrent même.

Les mentalités et les habitudes évoluent et le microcosme d'un immeuble comme celui de la rue d'Ayvoisin reflète bien les mouvances des tendances et les mouvements sociaux. Autrement dit, chez nous, les hommes aussi se sont mis à faire le marché. Ne prenez pas cet air sceptique. Le samedi matin ils s'attablent aussi au café Denface, avec leurs paniers et cabas. Bien sûr, il y a des clans.

Il y a aussi la table des marrantes. Les préférées de Norbert. Ce sont les responsables bénévoles de l'Association des locataires, fortes en gueule et en rigolade, avec lesquelles les répliques fusent.

(...)

Parenthèse : notre immeuble est très largement vitré. De l'extérieur, il évoque un vaste clapier. Personne, ou presque, n'a jugé utile de mettre des rideaux aux fenêtres car nous n'avons pas de vis-à-vis. On appelle vis-à-vis des fenêtres qui donnent sur vos chambres à coucher ou vos salons, des gens qui vivent en face, de l'autre côté de la rue et bénéficient, à ce titre, du spectacle de votre vie privée.

Il est bien évident que des bureaux ne peuvent être considérés comme vis-à-vis. Le soir, chez nous, on peut se promener nu en toute impunité. Hélas, d'ailleurs, diront certains. Seule la partie du bâtiment située juste en face du café Denface peut être visible de l'extérieur. Mais là non plus il n'y a pas de rideaux...

(...)

« Certains parlent. D'autres pas. Ces autres-là restent sur leur quant-à-soi. Pas question de sympathiser, de se laisser envahir. D'un coup d'œil, ils savent reconnaître ceux qui font partie du même monde qu'eux. On se contente d'un signe de tête bienveillant.

« Parmi les parleurs, j'ai pas mal de post-soixante-huitards. Ils ont créé l'Association des locataires. Il y a dix ans, ils vivaient pratiquement portes ouvertes. Quand on allait leur demander du sel, on restait dîner. Ils continuent à entretenir la convivialité rejetée et méprisée par les nouveaux « bat-tants » qui prônent l'individualisme et ont compris (sic) que « la vie n'est qu'une bataille dont seuls les plus forts sortent gagnants ». (Applaudissements.) Les ex-babas cool ont coupé leurs cheveux et ôté leurs fleurettes, mais ils n'ont pas renoncé à la tendresse, à l'amitié, à l'hospitalité et à la solidarité.

LA DALLE

Petite explication : la rue d'Ayvoisin est en pente. Les architectes qui ont conçu notre gigantesque cage à lapins ont eu l'idée judicieuse que ses habitants préféreraient habiter droit et pas penché. Ils ont donc surélevé le rez-de-chaussée. Et mis la cave en dessous, ce qui est logique. Et au-dessus de la rue, ce qui est moins logique, mais très pratique.

Nous disposons ainsi d'une sorte de petite rue au-dessus de la rue d'où partent des entrées baptisées A, B, C, etc., jusqu'à M. Chaque entrée correspond à un petit immeuble. La dalle, que d'aucuns baptisent « terrasse », est le lieu commun de tous les voisins. Ils s'y croisent forcément pour entrer chez eux et en sortir.

(...)

Une pente permet aux voitures d'y accéder en cas d'urgence. Théoriquement, le stationnement n'y est autorisé que pour vingt minutes, entre huit heures et vingt heures, sauf pour les ambulances et voitures de pompier. Et, de toute façon, ils n'auraient pas la place car une bonne dizaine de voitures s'y prélassent toute la journée, défiant les interdits et la vigilance du gardien. Livraisons, maux de jambe, enfants incapables de marcher sont les prétextes invoqués pour que le gardien ouvre le sésame.

(...)

La dalle est également squattée par les animaux domestiques et par les collaborateurs et animateurs bénévoles mais ô combien efficaces de Radio Dalle. Ce sont souvent les mêmes. Les animaux domestiques étant représentés par leur propriétaire.

Radio Dalle. C'est une station qui émet avec une grande fréquence mais pas sur haute fréquence. Sa diffusion est à la fois confidentielle et collective. Ses auditeurs n'ont aucun goût pour le secret. Ils aiment ce que tout le monde aime, mais que personne n'avoue. Les ragots, les potins, les confidences trahies, les petites histoires de la vie des gens.

(...)

Ne comprenant pas pourquoi l'appartement G315 se trouve au quinzième étage et pas au troisième. Ceux qui se croient plus malins que les autres ne notent pas et perdent de précieuses minutes à errer sur la dalle...

L'immeuble de la rue d'Ayvoisin a eu son heure de gloire il y a une quinzaine d'années. L'adresse était cotée. Des publicitaires, des gens de télévision, des journalistes et des écrivains célèbres y ont vécu. Puis, comme tout va très vite dans ces milieux, comme tout doit aller très vite, les « communicants » l'ont déserté au profit de quartiers plus pittoresques, de lofts et autres logements à l'architecture moins conventionnelle. Seuls sont restés les irréductibles, les moins sensibles aux courants et tendances de la mode. Les plus fauchés.

(...)

« Tous les appartements sont pareils. Exactement sur le même modèle. Mais ils ont sûrement tous l'air différent. Je vois passer des meubles rustiques, du design, du campagnard, de l'écologique, du style. Chacun recrée son univers. Après, j'affine mon analyse en fonction de leurs vêtements, de leur comportement avec les autres, des propos que j'intercepte, de leurs courses. Il y en a dont je ne devine rien car ils ne disent rien, ne montrent rien. Leurs cabas sont toujours hermétiquement fermés. Ils habitent rue d'Ayvoisin et, pour eux, habiter veut dire faire abstraction du reste du monde. Ils mangent, dorment, s'aiment et se disputent dans des petites boîtes toutes semblables, séparés des autres par une simple paroi de béton, mais peu leur importe qui vit derrière ces parois...

(...)

Alors c'est vrai que les locataires de la rue d'Ayvoisin ont de la chance d'avoir, sous leurs pieds, six niveaux de sous-sols pour ranger leurs véhicules automobiles. Avec des places numérotées qu'en principe plus personne ne pique depuis que la sécurité a fait gonfler les loyers. Désormais, nous avons une porte en fer et une carte magnétique pour entrer dans notre parking et en sortir. S'il y a des vols, on peut parfaitement soupçonner ses voisins. Ou alors, il faut remettre en cause le système des vigiles avec leurs chiens féroces et refuser de payer la proportion des charges imputable à leur salaire.

Ce que j'aime par-dessus tout, ce sont les pannes. Les six niveaux plongent parfois dans l'obscurité la plus totale. Seul éclairage : le rai de lumière qui passe quand on ouvre la porte qui sépare les parkings de l'ascenseur, les cigarettes incandescentes, les lueurs de briquets qui avancent.

Nous n'avons pas de volets... Un architecte ingénieux a eu l'idée, il y a vingt ans, de les supprimer au profit de stores. Nous n'avons pas non plus de balcons. Nous ne connaissons ni les géraniums, ni les herbes à salade que l'on fait pousser chez soi ni le noir absolu la nuit. Personnellement, cela ne me dérange pas. J'ai peur, la nuit quand il fait tout noir. Mais je suis certainement l'exception qui confirme la règle.

Rue d'Ayvoisin, certains locataires continueront de se faire faire des rideaux noirs pour dormir et d'autres de swinguer dans leur lit au rythme du claquement des stores qui se sont détachés et se laissent bercer par le vent contre les parois de verre et d'aluminium lisses et esthétiques... Les enrouleurs de stores se déroulent tandis que le sommeil refuse de se laisser contraindre par ce genre de contingences.

(...)

Autre thème de pétition : les laveurs de carreaux. A chaque chose malheur est bon, dirait madame Joli. Nous n'avons pas de balcons, mais nous avons des laveurs de carreaux. Une fois par mois, dans une nacelle qui glisse le long des parois de notre résidence, s'installent deux ouvriers et leur casque jaune, avec mission de laver les vitres de l'extérieur, du dix-septième étage au rez-de-chausée, en longueur et en largeur.

Un imprimé affiché devant les portes d'ascenseur avertit les locataires de chaque escalier de la date de leur passage. Evidemment, personne ne regarde. Peut-être que si ces informations étaient données sous forme de graffitis dans l'ascenseur...

Les vigiles

Ils commencent leur service à dix-neuf heures, en même temps que les cours de gymnastique douce, au club. Ils surveillent bien les dames qui font leur gym. Vous a-t-on expliqué que le club est sur la dalle et que ses murs sont vitrés ? Ils ont raison de surveiller les voisines en justaucorps. Elles risquent l'infarctus.

Un cinquième vigile officie comme garde-barrière. Pour accéder à la terrasse en voiture, il faut s'arrêter devant la barrière. Rouge et blanche. Le garde est jovial. Il vous demande votre nom et le numéro de l'appartement auquel vous vous rendez. De huit heures à vingt heures.

Le palier

Du palier, on entend tout ce qui se passe dans les appartements. Comme si les portes avaient une âme. Il y a des portes scènes de ménage, qui ne laissent filtrer que des vociférations mais s'ouvrent toujours sur des individus extrêmement courtois et bien éduqués. Il y a des portes musicales derrière lesquelles vivent sans doute des orchestres entiers que l'on ne voit jamais, mais que l'on ne peut pas ne pas entendre.

Il y a des paliers alcooliques, aussi. Il suffit d'un voisin pour pervertir l'atmosphère. A l'escalier M, au douzième étage, une horrible harpie blonde décolorée, le mégot congénitallement au coin des lèvres, déteste ses voisins qui mènent des vies normales. Elle se prend pour une artiste méconnue.

(...)

Le chauffage

Eté et hiver, le sujet favorise les rapprochements et permet de nouer des contacts. En hiver, les appartements ne sont jamais chauffés de la même façon. Les locataires qui jouissent de la plus belle vue et n'ont personne au-dessus de chez eux passent généralement les premiers froids emmitouflés dans de grosses couvertures, des robes de chambre en laine des Pyrénées, les pieds dans des charentaises ou dans des chancelières.

Dieu seul sait pourquoi, les derniers étages sont les plus mal chauffés. Avec les appartements qui font l'angle. Les autres bénéficient de la chaleur collective qui les entoure. Dès que l'automne se rafraîchit, les voisins du haut et du coin arborent les stigmates des mal-chauffés : œil larmoyant, narine rosissante, voix rauque. Et surtout, agressivité très peu contenue à l'égard de ceux qui paraissent échapper aux tourments des radiateurs. Que le chauffage soit « par le sol » n'a aucune incidence. Cela permet simplement à quelques dames en manque de sujets de conversation de rajouter celui de la circulation (des jambes) à l'attention des voisins et des invités. De se plaindre, aussi, de ne pouvoir régler la température ambiante. Personne n'est chauffé à la même enseigne. Les humeurs des tuyauteries favorisent certains appartements, indépendamment de toute question de mérite ou de souhait.

Les rigueurs hivernales logent tous les voisins à la même enseigne et offrent des sujets de conversation non compromettants. « Quel froid », « Vivement les beaux jours », « Vous êtes bien chauffé, vous ? », etc.

L'été, la température exerce encore plus de méfaits, à la limite des ravages. « Plein nord ou plein sud ? » Les privilégiés de l'hiver sont les victimes de l'été. Les rayons acérés passent alors à travers les vitres et les appartements deviennent des serres. On reconnaît facilement ceux qui habitent plein sud, l'été, dans l'ascenseur. Rouges, moites, ils présentent tous les symptômes de la déshydratation. Ils dégoulinent d'aise dans l'ombre bienfaisante des ascenseurs pourtant surchauffés, tentant de conserver une dignité malmenée par les froissements de leurs vêtements, trahis par la buée qu'ils dégagent et qui perle joliment en se condensant.

(...)

La perceuse du dimanche matin

Dans notre immeuble, il y a un fakir. Bien que cela ne soit pas une maladie honteuse, il se dissimule sous des vêtements occidentaux de sorte que personne pour l'instant n'a pu l'identifier. Son appartement doit être hérissé de clous en tout genre car, tous les dimanches matin au moment de la grasse matinée, il perce. Des trous. Dans lesquels il doit bien planter des clous — sinon à quoi bon percer des trous ? Excusez ces égarements, mais lorsque tous les dimanches vous rêvez que vous êtes chez le dentiste deux secondes avant d'ouvrir les yeux, vous abordez votre journée de mauvaise, de très mauvaise humeur.

(...)

Codes et interphones

Quand on nous a installé des portes en verre et des interphones, nous avons éprouvé le sentiment de monter d'un cran dans la hiérarchie. Notre immeuble prenait du standing. Peu importaient les raisons, il devenait subitement assez chic de « donner le code » aux invités.

A condition de ne pas l'oublier.

L'association des locataires

Quand Marco l'a fondée, c'était pour défendre les locataires contre les augmentations abusives de loyer, éplucher les comptes de la société de gérance pour vérifier le bien-fondé des charges, et tenter d'insuffler un esprit communautaire à un immeuble qui aurait fort bien pu rester une bâtie anonyme et sans âme. Bien entendu, il n'était pas question de rémunérer les membres de l'association.

Progressivement, celle-ci est devenue celle d'une bande de copains. Presque familiale. Grâce à un système de cotisations et de subventions, une secrétaire, Marthe, a pu être engagée. Un local vide a été réquisitionné. L'absence tragique et endémique de crèches, l'insuffisance du nombre de places disponibles dans les écoles maternelles et les garderies d'enfants ont donné naissance à la filiale de l'Association des locataires : l'Association culturelle et sportive, qui a créé elle-même un jardin d'enfants, un club et une halte-garderie tout à fait agréée. Grâce à la bonne volonté de mères de famille qui refusaient de se complaire dans un état de fait et voulaient agir. Club, jardin d'enfants et halte-garderie fonctionnent sans autres difficultés que financières.

(...)

L'Association a un pouvoir thérapeutique. Et Marthe qui trône dans son local tous les jours de dix-sept heures à dix-neuf heures et connaît par cœur l'histoire de toutes les familles pourra, le jour venu, se recycler comme psychothérapeute, sans aucun problème.

Martin P., journaliste maudit, passe au moins dix minutes tous les soirs pour lui raconter ses malheurs. Ils sont nombreux et sentent le cahors. Julie C., illustratrice, descend dix minutes tous les jours avec sa Thermos de thé et des petits gâteaux faire un break et dire un petit bonjour à Marthe. A huit heures et demie, à onze heures et demie, à deux heures et quatre heures et demie, une troupe hurlante d'enfants entrent et sortent du « club ». Accompagnés de leur mère, baby-sitter, père, grand-mère ou jeune fille au pair, selon le cas. Dans le tiroir de Marthe, il y a toujours un gros paquet de bonbons pour consoler les tout-petits. Ce sont souvent les grands qui ont besoin de consolation qui les piquent...

Le local est à la disposition des mères de famille qui

souhaitent organiser les anniversaires de leur progéniture le samedi après-midi. Des clowns et des animatrices viennent assurer les distractions moyennant quelques deniers.

Les locaux se transforment, le soir, en gymnase ou en auditorium. Nous avons des cours de gym, de yoga, de guitare, de théâtre, de chant, de mime. Nous avons également des courts de tennis loués collectivement et répartis ensuite à l'année entre les locataires qui acceptent de cotiser des sommes minimes. Le principe du comité d'entreprise. Sauf qu'aucun patron ne subventionne et c'est d'ailleurs là que le bât blesse. Car l'association est assez souvent déficiente. Même la fête de l'immeuble organisée une fois par an ne suffit pas pour redresser les comptes.

(...)

La fête de l'immeuble

Le deuxième samedi du mois de juin, rituellement, la rue d'Ayvoisin organise sa fête. Cette année il y a eu conflit. Il ne faut tout de même pas se bercer d'illusions. Toute action collective implique un minimum d'organisation, donc de heurts de personnalité. Ils éclatent en général, quand ceux quiassument le plus de responsabilités s'indignent de la passivité de ceux qui fourmillent de bonnes idées et d'intentions louables, mais préfèrent en déléguer l'exécution parce qu'ils n'ont jamais le temps. Toujours un article à terminer, une réunion de travail à préparer, une mère à l'hôpital. Les susceptibilités se ménagent, les tâches s'aménagent.

Les difficultés financières de l'Association, cette année, nous ont amenés à organiser une braderie. Annoncée depuis plusieurs semaines à grand renfort de petites affichettes placardées dans les ascenseurs, le samedi (« Conservez vos vêtements et bibelots usagés pour la braderie ») pour être vues par le plus grand nombre.

(...)

Danièle L. en a profité pour tenter de se débarrasser du petit chat abandonné qu'elle avait recueilli trois mois plus tôt, sans savoir qu'il s'agissait d'un fauve, vraisemblablement issu des amours d'un ressort et d'une pile électrique.